

**Lettres québécoises**  
La revue de l'actualité littéraire



## Un homme plein d'artifices

*Un homme et son péché* de Claude-Henri Grignon, édition critique par André Sirois et Yvette Francoli, Montréal, PUM, 1986, 258 p., 34\$

Adrien Thério

Numéro 45, printemps 1987

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/39362ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Thério, A. (1987). Un homme plein d'artifices / *Un homme et son péché* de Claude-Henri Grignon, édition critique par André Sirois et Yvette Francoli, Montréal, PUM, 1986, 258 p., 34\$. *Lettres québécoises*, (45), 62–63.

Tous droits réservés © Éditions Jumonville, 1987

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

**é**rudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

# UN HOMME PLEIN D'ARTIFICES

**Un homme et son péché** de Claude-Henri Grignon, édition critique par André Sirois et Yvette Francoli, Montréal, PUM, 1986, 258 p., 34\$

En écrivant ce titre, je pensais à Claude-Henri Grignon, l'auteur du roman et non pas à Séraphin. À vrai dire, les deux ont autant d'artifices l'un que l'autre et plus on connaît le premier, plus on est porté à croire qu'il est proche parent du deuxième.

Ce qui me surprend, à la lecture non pas du roman que je connais plutôt bien mais de l'introduction de A. Sirois et Y. Francoli, c'est d'apprendre que Claude-Henri Grignon, lui qui s'est moqué un peu partout dans ses écrits des rhéteurs et des linguistes, soit allé lui-même à la recherche de censeurs pour leur demander d'éplucher son livre, qu'il ait accepté ensuite d'émonder son texte, d'en retrancher des phrases entières, de clarifier les images, de simplifier le tout. Pour ce faire, il a même frappé à la porte de Louvigny de Montigny, faux linguiste et faux puriste. Heureusement, il s'est rendu compte à temps que, s'il laissait faire le Louvigny en question, il ne resterait plus grand'chose de son texte et il l'a écarté de son chemin.

Le roman que l'on connaît, dans sa version définitive se lit bien. En aucun moment, n'avons-nous l'impression que tant de conseillers sont venus prêter main forte au créateur. Grignon n'a retenu, on dirait bien, que les bons conseils. Cela nous donne un récit où il n'y a pas de temps mort. Non seulement il n'y a pas de temps mort, mais en y regardant de près, on se rend compte que les événements se bousculent et s'enchaînent à merveille. Si bien que, lors de la première lecture, on n'a pas le temps de se rendre compte que ce livre est rempli d'invéraisemblances. On s'apitoie sur le sort de Donaldalda et on se demande comment elle

est parvenue à tout accepter. Est-elle morte en bonne chrétienne comme l'a soutenu l'auteur à plusieurs reprises? La plupart des critiques du temps l'ont cru et des critiques littéraires qui étaient en même temps de bons catholiques comme le père Carmel Brouillard et le père M.-A. Lamarche. S'est-on rendu aux raisons de Claude-Henri Grignon parce qu'on avait la certitude d'être en face d'un excellent récit ou n'a-t-on pas vu ou voulu voir le côté malsain et même immoral du roman?

C'est d'abord Claude-Henri Grignon lui-même qui nous dit dans son «Pamphlétaire maudit» que Donaldalda avait épousé «un homme étrange, un avare diabolique qu'elle n'aimait pas mais qu'elle épousa quand même pour sauver l'honneur de la famille». Qu'est-ce à dire? Ni plus ni moins que son père l'avait vendue à Séraphin et que, un peu idiote sur les bords, elle avait accepté le marché. Je veux bien que Grignon trouve tout cela moral. Personnellement, je ne peux en faire autant. Et je n'accepte pas qu'il vienne me dire que sa Donaldalda est une bonne chrétienne et qu'elle meurt en bonne chrétienne. Donaldalda a été achetée par Séraphin et, dès ce jour, elle a été son esclave, à la vie et à la mort. Elle s'est fait accroire qu'elle faisait tout par amour du Christ. Elle était incapable de faire la différence entre l'obéissance et la servitude. Mais les critiques auraient pu voir un peu plus clair dans cette affaire louche et comprendre que l'obéissance aveugle, qui va jusqu'à réclamer la mort d'un être humain, n'a jamais reçu l'assentiment de l'Église catholique. Évidemment, à une époque pas très lointaine, au moment d'épouser un homme, une femme promettait de lui obéir. Donaldalda avait fait la même promesse. Mais entre obéir et être l'esclave de quelqu'un, il y a non seulement une marge, mais un espace infini que même une

Église bien intentionnée ne peut franchir. Eh bien, cet espace, tout le monde l'a franchi allègrement avec Claude-Henri Grignon.

Il est vrai que la mort de Donaldalda est dans un sens exemplaire. C'est un peu la répétition de la mort du Christ. Il est facile de voir toutes les concordances de temps et d'action qu'il y a entre les deux. Mais est-ce que cela doit nous leurrer? Séraphin a tué sa femme et non seulement personne autour de lui ne l'a accusé, mais personne autour de Grignon n'a osé contester son interprétation des faits. Grignon les a tous eus et il continue de nous avoir puisque nous continuons à lire son livre et à le faire étudier dans nos classes. Que le roman soit moral ou immoral, peu nous chaut aujourd'hui. Mais ce n'était pas tout à fait cela au moment de la parution du livre.

L'histoire est si bien menée que, de prime abord, on accepte toutes les déclarations du narrateur. Il nous dit que Donaldalda est une grande travaillante. Sauf l'épisode où elle lave le plancher, on en a aucune preuve. On peut se demander ce qu'elle fait à coeur de jour dans son bas-côté puisqu'elle n'a rien pour faire la cuisine. Ce n'est pas là qu'elle s'est épuisée et qu'elle est devenue tuberculeuse.

On nous raconte, à un moment donné, que cette cuisine où Donaldalda passait tout son temps était infestée de grosses mouches bourdonnantes. Est-ce que Donaldalda, qui n'a rien à faire, n'aurait pas pu ouvrir une fenêtre, en chasser un bon nombre et tuer les autres avec un vieux journal?

Lemont qui emprunte de l'argent à Séraphin refuse d'abord de lui céder ses vaches en garantie. Sa femme voudrait savoir pourquoi son mari prête ainsi ses vaches. Il serait perdu. Pourtant, à la fin, Lemont accepte le marché et amène ses

vaches à Séraphin. Le narrateur passe sous silence la réaction de la femme de Lemont.

Séraphin épouse Donalda parce qu'il la convoitait. Une fille aux formes rondes comme il les aimait. Il ne fait l'amour avec elle qu'une fois. C'est ça la convoitise? Le narrateur ou plutôt Séraphin a beau nous dire qu'il a peur d'avoir des enfants, cela ne tient pas. Séraphin aime trop les femmes pour coucher avec Donalda sans lui toucher. C'est pourtant ce que le narrateur veut nous faire croire.

À la veillée aux morts, Alexis arrive avec une charretée de nourriture. On veut bien croire que les veilleurs n'auront pas beaucoup à boire et à manger chez Séraphin. On s'explique mal qu'Alexis se ruine pour cet avare. On se demande d'ailleurs comment il se fait qu'il ne soit pas déjà ruiné, lui qui dépense tant d'argent pour la «boisson». On nous apprend qu'il a beaucoup de dettes, soit. On ne nous dit pas qu'il a été obligé de vendre sa terre pour payer ses dettes.



Pour économiser, Séraphin et Donalda passent toute la journée du dimanche chez Alexis. Même en hiver. À qui veut-on faire croire qu'une maison qui reste sans feu de midi (puisqu'ils partent pour la messe vers neuf heures) à neuf heures du soir est encore habitable pour la nuit? Même si Séraphin et Donalda couchaient avec leurs vêtements, ils n'en gèleraient pas moins tout ronds.

Séraphin dit à Donalda de ménager la nourriture, on comprend. Il ménage lui aussi, très bien. Quand on sait cependant qu'il n'y a pas de sucre, pas de sel, pas de saindou, pas de beurre, enfin, à peu près rien pour faire la cuisine, on peut se demander ce que le mot «ménager» peut bien vouloir dire.

On n'en finirait plus d'additionner toutes les invraisemblances qui remplissent les pages de ce roman. On passe par là-dessus comme s'il s'agissait de choses entendues entre nous et l'auteur. On accepte même de croire que Donalda est une femme obéissante et chrétienne en attendant de se demander si elle ne se leurre pas? Comme quoi les invraisemblances n'ont jamais empêché une œuvre de vivre.

Je ne m'attarde pas aux nombreux péchés de Séraphin. Heureusement qu'il était bien pourvu de ceux que, dans notre jargon ecclésiastique, nous appelons capitaux parce que sans eux, l'attrance de la chair entre autres, nous n'aurions qu'une caricature d'homme.

Il est temps que je revienne au travail d'Antoine Sirois et d'Yvette Francoli. Une introduction de soixante pages qui trace dans une première partie le portrait de l'auteur et nous donne dans l'autre, — la plus importante —, l'histoire de l'oeuvre, au fil des différentes éditions. C'est un travail bien fait, qui repose sur une recherche minutieuse de tous les dits et faits qui depuis plus de cinquante ans continuent de faire vivre ce roman qui, à lui seul, a fait la renommée de Grignon et lui a permis de parler haut et fort plus souvent qu'à son tour. C'est en lisant le roman lui-même qu'on pourra se rendre compte de l'étendue des recherches des deux critiques. Vous y trouverez toutes les corrections et variantes que l'auteur a apportées à son texte au cours des différentes éditions. Et vous retrouverez en appendices les différentes préfaces de Grignon, les variantes de passages importants, et surtout des inédits qui retracent un peu l'histoire du récit. Vous y apprendrez que l'auteur a pleuré en travaillant sur les pages qui relatent la mort de Donalda. Je n'en crois rien et je ne crois pas non plus que le fait que Donalda meure «dans le printemps de sa vie» lui ait causé la moindre peine. Que l'auteur se soit senti heureux le 15 décembre 1933, jour du lancement de la première édition, cela se comprend. Mais on peut se demander si, contrairement à ce qu'il laisse entendre, il ne pensait pas du tout à l'argent que lui rapporterait cette édition qui se vendait cinquante sous. «Je ne pense pas à l'argent, surtout que mon roman est un pamphlet contre l'argent.» C'est un raisonnement qui ne tient pas. Le texte qui suit, qui nous raconte la rencontre de l'auteur avec le Secrétaire de

la province qui l'oblige à corriger son roman pour en publier 6000 pour les enfants d'école, prouve que Grignon était prêt à pas mal de choses pour avoir ce 3 600\$ que lui promettait L.-O. David. Le fait qu'Asselin lui ait dit alors qu'il prostituait son art n'a pas eu l'air de le déranger beaucoup.

On trouvera encore en appendice des extraits du journal de Claude-Henri Grignon qui précèdent et suivent l'obtention du prix David. Également, des «notes linguistiques» et un glossaire qui pourra rendre de grands services aux nouveaux lecteurs du récit. Suit une bibliographie des écrits de l'auteur, des études consacrées à l'oeuvre et des ouvrages cités.

*Un homme et son péché* est un roman qui, à cause d'une force interne quasi mystérieuse, continuera d'être à l'étude dans de nombreux cours de littérature québécoise. Il était temps qu'on raconte l'histoire fabuleuse du livre et qu'on nous offre une édition critique de ce best-seller. Les auteurs qui, dans leur préface, citent



Claude-Henri Grignon

souvent Grignon, semblent le croire sur parole. En tout cas, ils ne le contredisent jamais. Dans le fond, cette façon de faire permettra aux lecteurs de porter des jugements eux-mêmes.

Un beau livre, bien fait, bien présenté. Une édition critique bien menée. Je crois que Claude-Henri Grignon qui n'aimait pas les universitaires, s'il vivait encore, serait content de serrer la main d'Antoine Sirois et Yvette Francoli. □

Adrien Thériot